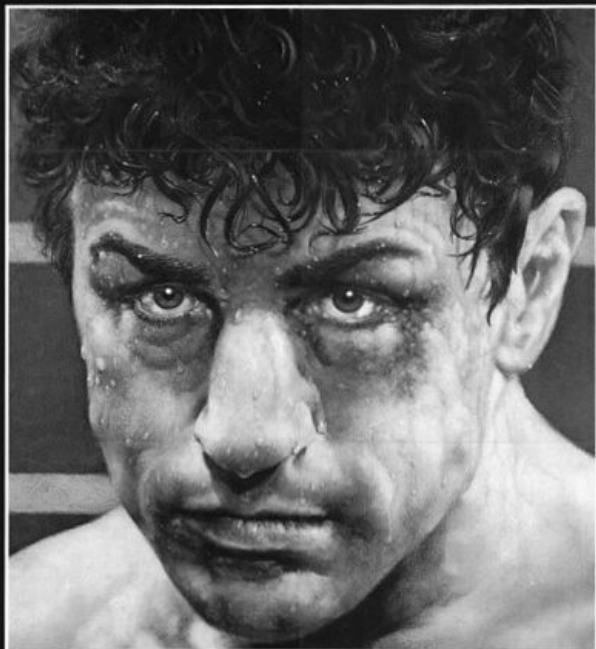


# ROBERT DE NIRO



## "RAGING BULL"

A ROBERT CHARTOFF-IRWIN WINKLER PRODUCTION

ROBERT DE NIRO

in A MARTIN SCORSESE PICTURE

"RAGING BULL"

Produced in association with PETER SAVAGE Screenplay by PAUL SCHRADER and MARDIK MARTIN

Based on the book by JAKE LA MOTTA with JOSEPH CARTER and PETER SAVAGE


Director of photography MICHAEL CHAPMAN

Produced by IRWIN WINKLER and ROBERT CHARTOFF Directed by MARTIN SCORSESE

Read the Bantam Book



Copyright © 1980 United Artists Corporation. All rights reserved.

 **United Artists**  
A Transamerica Company

# RAGING BULL

Martin Scorsese

– 1980 –

FINAL COUNTDOWN



Générique initial. Fond bleu. Titre : *The Big Shave* (littéralement « le grand rasage »).

Musique jazzy, typique *forties*, joyeuse et sereine. Série de gros plans sur les détails d'une salle de bain : W.-C, armoire, papier toilettes, pommeau de douche, robinets, lavabo, verre à dent, brosse, ... miroir. Un jeune homme entre, il vient de se lever. Bâille. Se débarbouille. Se regarde dans ledit miroir. Et entreprend de se raser. Mousse méticuleusement son visage. Se rase et rince. Se remousse le visage. Recommence à se raser. Puis se coupe. Se coupe encore. Encore et encore. Jusqu'à se lacérer. Le sang afflue. Conquiert le visage. Coule à flots dans le lavabo. Avant que le jeune homme, resté imperturbable, ne finisse par se trancher la gorge... et replace délicatement le rasoir sur le bord du lavabo. Générique final. Fond rouge. Avec mention : *Viet'67*.

On est précisément en 1967. Martin Scorsese est un jeune cinéaste encore inconnu. Il vient de signer là son dernier court métrage.

Presque dix ans plus tard, Scorsese jette Travis Bickle (Robert De Niro) dans l'enfer new-yorkais. Vétéran du Vietnam, ange déchu, solitaire et perturbé, Travis est un *Taxi Driver* qui aimerait nettoyer les nuits de la ville. Purifier tout ce que les rues de New York charrient de saloperies : drogués, putes, proxénètes, tarés, ... Dans cet immense « océan de merde », Travis accoste une île de beauté qu'il croit vierge de la dépravation généralisée : elle s'appelle Betsy (Cybill Sheppherd). Il tente de la séduire... mais échoue. Travis nourrit alors le projet de tuer le candidat à l'élection présidentielle pour lequel Betsy travaille. Et manque son coup... Après

avoir fait la rencontre d'Iris (Jodie Foster), une enfant prostituée, l'anonyme chauffeur de taxi s'en ira exterminer, dans un déchaînement sans précédent de violence, tous ceux qui ont jeté cette jeune fille sur le trottoir. Devenant paradoxalement un héros aux yeux de tout le monde...

Juste après son massacre, harassé, baignant dans son sang et dans celui de ses victimes, il y a ce gros plan sur le visage de Travis : il sourit, dresse son index et son majeur contre sa tempe comme s'il s'agissait d'une arme, et fait mine de se suicider.

En 1980, « Marty » est déjà un cinéaste brillant et célèbre. *Taxi Driver* a d'ailleurs été couronné à Cannes par une Palme d'Or. *Raging Bull*, son septième long métrage de fiction, s'inspire de la biographie du boxeur Jake La Motta, sacré champion du monde des poids moyens en 1949, pour peindre en noir et blanc le plus formidable tableau que le cinéma américain ait consacré à la violence, à ses mécanismes, à son pouvoir de destruction et de déchéance. Jake est en effet un être dont l'agressivité est permanente. Les soupçons qu'il nourrit sans cesse à l'égard des autres, sa jalousie, sa haine, sa paranoïa le poussent à détruire jour après jour tout ceux qui l'entourent. Ses amis, sa femme, ses enfants, son frère. Et bien sûr lui-même.

Arrivé au terme de son autodestruction, après avoir presque tout perdu, devenu obèse et pitoyable, celui qu'on appelait jadis « le taureau du Bronx » se voit appréhendé par la police pour une affaire de mœurs. Scorsese synthétise alors toute la tragédie de son personnage en une séquence mémorable : deux policiers emmènent au fond d'une cellule Jake La Motta. Qui n'entend pas leur obéir, se débat, les injurie. Mais se retrouve pourtant enfermé. Jake alors s'assied. Reprend son souffle. Se redresse. Et commence à se frapper le crâne contre un des murs de son cachot. Le crâne puis les poings. Il frappe de plus en plus fort, de plus en plus vite. Les poings et puis le crâne. Et pleure. Et hurle : « Pourquoi ? Pourquoi t'es si con ? On me traite comme un animal, mais je ne suis pas ce type-là. »

## RAGING BULL

Abandonné tel un christ sur sa croix, Jake désormais n'a plus d'adversaire que lui-même.

Les personnages de Martin Scorsese sont des crucifiés. Ils donnent de leur personne. Tendent leur corps, versent leur sang, s'offrent en sacrifice pour le pardon de leurs péchés. Sont constamment écartelés entre la culpabilité et la rédemption, la destruction et l'autodestruction (avec un renvoi au contexte vietnamien dans *The Big Shave*), la fascination du milieu mafieux et son rejet (la trilogie que constituent *Mean Street*, *Les Affranchis* et *Casino*), la morale et la corruption (*Taxi Driver*), la violence et son rachat (*Raging Bull*), la conquête extérieure et la soumission intérieure (les phobies de Howard Hughes dans *L'Aviateur*).

Travis Bickle comme Jake La Motta errent entre le paradis et l'enfer, dans ce champ existentiel qui sépare les inclinations humaines de l'aspiration divine. À l'image du messie de Scorsese (*La Dernière Tentation du Christ*), imaginant au moment où il va mourir descendre de sa croix pour aller vivre comme un simple mortel avec femme et enfant. Et il n'y a absolument rien d'étonnant à ce que l'ensemble des personnages scorsesiens se comportent de la sorte, car dans sa jeunesse Marty a hésité un moment entre les ordres et les armes, la profession de foi et une carrière de gangster.

« J'ai grandi dans un quartier où être un homme signifiait savoir se battre et gagner. Mais mon père tenait un discours différent sur ce qui fait un homme : c'est une question de force morale. » Ce quartier, ce ghetto, c'était *Little Italy*, au sud de Manhattan, où ses parents, d'origine sicilienne, avaient acheté un petit appartement. Asthmatique, Martin fut longtemps tenu à l'écart, calfeutré chez lui, obligé d'observer la tension et la violence de *Little Italy* du haut de la fenêtre de sa chambre. Un vrai point de vue de cinéaste sur un monde de petits malfrats et d'authentiques mafiosi qui le fascinait, dont il nourrira l'envie de faire partie, où il fréquentera plus tard un groupe de copains potentiel-

lement « affranchis ». Mais Marty, en bon italo-américain, passe aussi sa jeunesse les mains jointes, se montre extrêmement pieux, et s'inscrit même à l'école des séminaristes pour devenir prêtre.

Entre la loi du milieu et le règne de Dieu, le cinéma va progressivement trouver sa place, triompher de ce choix pour devenir la grande histoire de la vie de Martin Scorsese. Qui saura néanmoins toujours s'inspirer de cette enfance entre ciel et terre.

Les films de Scorsese font corps avec le réel et la trajectoire personnelle de leur auteur. Lequel fut dans sa jeunesse très largement inspiré par le néo-réalisme italien et la nouvelle vague française. Puis fut poussé par John Cassavetes, cinéaste en prise sur la vie s'il en est, pour se lancer dans l'aventure d'un premier film. *Raging Bull* ne déroge pas à cette règle. Bien au contraire...

Au départ pourtant, Martin ne s'était pas montré très intéressé par ce projet, par ce milieu, celui de la boxe, qui ne lui inspirait que de l'aversion. Robert De Niro le lui avait déjà proposé à plusieurs reprises sans que le cinéaste y trouve matière à faire un film. Mais à la fin des années 70, Scorsese traverse une de ses plus mauvaises passes. Son dernier film, *New York New York*, consacré à la relation entre un saxophoniste (Robert De Niro) et une chanteuse (Liza Minnelli), situé au lendemain de la seconde guerre mondiale, a coûté très cher et s'est soldé par un gros échec commercial et critique. Martin est aussi confronté à un divorce douloureux. Surmené et accro à la coke, il est hospitalisé d'urgence en septembre 1978. Il vient de toucher le fond. De Niro lui rend alors visite et parvient à le convaincre que c'est le moment de filmer la descente aux enfers de Jake La Motta. Parce que, lui dit-il : « Marty, tu viens de vivre la même chose. »

Et de fait, la trajectoire de La Motta n'a rien d'une épopée du ring. C'est même l'exacte contraire de celle d'un *Rocky Balboa* (réalisé par John Avildsen, interprété par Sylvester Stallone), incarnation rageuse du rêve américain (le premier volet remporta

l'Oscar du Meilleur Film en 1977), archétype du film de boxe façon Hollywood où le miséreux sans grade accède au succès et à la notoriété à la force de ses crochets et uppercuts. Jake, lui, en réalité, ne monte pas sur le ring. Car il n'en descend jamais. Sa vie est une campagne guerrière, une entreprise de destruction permanente. Il exècre tout le monde. N'est aimé de personne. Se querelle matins et soirs avec ceux qu'il rencontre sur son chemin. Insulte la terre entière. Dégueule les fréquentations, certes mafieuses, de son frère (Joe Pesci). Défonce un adversaire parce que sa femme (Cathy Moriarty) lui trouve « une belle gueule ». Soupçonne sa femme de le tromper. Soupçonne son frère de coucher avec sa femme. Tabasse l'une puis l'autre. Pour peu à peu faire le vide autour de lui, s'enfoncer irrémédiablement dans une solitude dévastée.

Jake n'a vraiment rien de l'« étalon italien » gagnant son combat sur le sort, triomphant du ring en embrassant son Adrian. C'est un taureau sauvage qui massacre tout sur son passage parce qu'une chose essentielle lui manque : l'estime de soi. Sa violence est avant tout retournée contre lui-même. Masochiste. Nourrie par une haine quotidienne de ce qu'il est, alimentée de frustrations sexuelles ou d'une lutte incessante contre la prise de poids. Scorsese ne s'intéresse d'ailleurs absolument pas au passé de La Motta, lequel pourrait expliquer pourquoi il est devenu ce qu'il est. On n'est pas devant l'étude d'un cas de psychopathologie mais devant le symbole universel d'un homme prisonnier de lui-même, de ses propres turpitudes. « Jake La Motta se bat comme s'il ne méritait pas de vivre » avait judicieusement noté un critique américain. C'est en cela qu'il est une figure tragique.

Si La Motta est beaucoup plus qu'un simple boxeur, son champ de bataille est bien davantage qu'un ring de boxe. Jamais celui-ci n'avait été filmé de la sorte. Le ring, pour Martin Scorsese, constitue un espace expressionniste où l'art consommé du cinéaste trouve à se sublimer, à transcender le simple reportage sportif.



Où les noirs et les blancs (Scorsese a refusé de tourner son film en couleur) explosent en d'impitoyables affrontements. Où le sang coule comme une agonie et n'offre de couleur que celle de la mort. Où le bruit des coups surgit dans le vent glacé d'une steppe primitive. Où l'accélération des gestes vainqueurs alterne avec le temps suspendu des supplices du condamné. Où toute la brutalité du monde est poussée dans les cordes. Le ring selon Scorsese ressemble à la *Passion*. C'est un évangile de la cruauté et de la souffrance. Il n'est jamais un terrain de conquête, toujours le théâtre d'un anéantissement. Déchirant et survolté comme une toile de Jackson Pollock. Mélancolique comme un opéra italien. Tragique comme le mythe.

*Raging Bull* reste à ce jour le plus grand film de Martin Scorsese. Parce qu'il l'a tourné avec l'urgence d'un homme aux abois (« J'ai mis tout ce que je savais, tout ce que je ressentais dans ce film, dit-il. Je pensais que ce serait la fin de ma carrière »). Parce qu'il y a mis aussi tout ce qui l'a construit (l'*italianité*, la violence intrinsèque de l'être humain, la religion, les péchés, la culpabilité et la rédemption, la nécessaire acceptation de soi-même). Parce qu'il a trouvé dans l'irrépressible déchéance de La Motta le moyen d'expression idéal à ses obsessions. Parce que Robert De Niro, son acteur complice, n'aura jamais été aussi bon, s'entraînant de longues semaines en présence du vrai La Motta pour devenir un authentique boxeur ; allant s'empiffrer en Europe trois mois durant (le tournage en fut interrompu) pour prendre les... trente kilos nécessaires à l'incarnation stupéfiante du vieux Jake.

Mais *Raging Bull* n'est pas seulement le plus grand film de son auteur. C'est aussi l'incontestable sommet de cette période unique dans l'histoire du cinéma américain que fut le *Nouvel Hollywood*.